

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

VENDREDI 24 MAI 1918

J'ai voyagé cette nuit avec des «*smokkeleers*». Ce sont les rois du moment. Le mot semble avoir, aux yeux de la généralité, plus de relief que son équivalent français «*fraudeurs* », car à Bruxelles, où l'on parle indifféremment les deux langues, le terme «*smokkeleer* » est celui dont on se sert le plus pour désigner cette innombrable catégorie de gens qui s'appliquent, par mille moyens ingénieux, à introduire dans les villes, pour les y revendre avec bénéfice, des produits alimentaires dont la libre circulation est interdite. Une expérience de trois années a rendu la «*polizei* » perspicace, mais les progrès dans l'art du «*smokkelage* » ont marché de pair avec le développement du flair des sentinelles allemandes.

On se procure encore assez aisément, à la campagne, du beurre à raison de 20 francs le kilogramme, des pommes de terre pour 90 centimes le kilogramme, de la farine pour 5 francs. Et chaque kilogramme trouve acheteur en ville, respectivement à 35 francs, 3 fr50 et 12 francs, c'est-à-dire que le bénéfice est de 15 francs par kilogramme de beurre, de 2 fr50 par kilogramme

de pommes de terre, de 7 francs par kilogramme de farine. Le tout est de passer les barrages allemands, d'échapper aux fouilles dans les trams vicinaux, et aux visites des colis à l'entrée et la sortie des gares.

Certains spécialistes ont fini par acquérir dans l'exercice de cette profession de guerre une dextérité étonnante. J'en connais qui ont, notamment, organisé un service de contre-espionnage dont le fonctionnement mérite d'être décrit.

Le hasard m'ayant mis en présence d'un «*smokkeleer*» de race et de deux complices qui partaient en expédition, j'ai voulu les voir à l'oeuvre. Ils n'ont pas fait d'objection, se bornant à me demander si j'étais homme à rester aux aguets jusqu'au lendemain. Ce sont là des occasions qu'un observateur de faits et gestes de l'époque actuelle ne peut laisser échapper. Au surplus, quelques kilogrammes de pommes de terre ne sont, à l'heure présente, chose négligeable pour personne.

Donc, ces gaillards achètent hier après-midi, aux environs de Louvain, 60 kilogrammes de pommes de terre et 10 kilogrammes de beurre. L'affaire représente pour eux, s'ils parviennent à introduire le tout dans Bruxelles, un bénéfice de 300 francs. Les deux plus vigoureux chargent les provisions dans des sacs et les portent à dos, jusque dans un cabaret voisin de la gare de

Louvain. Ça, c'est la partie rude de l'entreprise ; à partir de maintenant, il faut déployer la ruse. Les «*smokkeleers*» savent, par expérience, que les voyages qui présentent le minimum de risques sont les voyages de nuit, non à pied ou en carriole, mais par les trains allemands : il suffit, pour avoir de grandes chances de mener l'affaire à bonne fin, de réussir à franchir le premier barrage, celui des sentinelles à l'entrée de la station. En l'occurrence, le troisième complice nous a quittés en pleins champs pour aller prendre à Héverlé le dernier train du soir à destination de Louvain. Il demande d'emblée un coupon pour Bruxelles. Mais le train cl'Héverlé ne va pas plus loin que Louvain et il faut attendre ici la correspondance, c'est-à-dire le premier train venant de Liège, lequel ne passe en gare de Louvain qu'à 3 heures du matin, quand tout est encore dans les ténèbres.

Le voyageur venu d'Héverlé reste dans la gare de Louvain ; quand on l'interroge, il montre son ticket pour Bruxelles et on le laisse attendre patiemment sur un banc du quai. Arrive la nuit. Les sentinelles ronflent sur leurs lits de camp. Tout contrôle a cessé. C'est le moment d'agir. Les deux « *smokkeleers* » portant les sacs qu'ils avaient déposés dans un café s'amènent à pas de loup près de la grille qui longe la voie ferrée, à 100 mètres de là. Ils passent le beurre et les pommes de terre par petites quantités, à travers les barreaux, au compagnon qui est à l'intérieur ;

celui-ci reconstitue les sacs et les porte doucement jusque derrière une guérite près de laquelle ils savent que le train du matin s'arrête. Quand les portes s'ouvrent pour le premier train de 3 heures, les deux « *smokkeleers* » restés à l'extérieur prennent des tickets et entrent en gare les mains vides. Les casques à pointe les scrutent des pieds à la tête ; ils ne voient rien d'anormal et laissent passer.

Les colis, sur le quai, sont considérés comme ayant été introduits avec autorisation dans la gare : le personnel du train n'a pas mission de les examiner. Reste le contrôle de sortie à Bruxelles, mais celui-là aussi sera « *tourné* ». Pommes de terre et beurre sont donc hissés en wagon. Les « *smokkeleers* » en font alors plusieurs petits sacs, car peut-être faudra-t-il tantôt les sortir du wagon plus vite encore qu'ils n'y sont entrés ...

Au delà de Schaerbeek, le train ralentit, s'arrête presque, à hauteur de la rue du Pavillon. Là se trouve un quatrième complice, préposé à la télégraphie optique. Il sait, par expérience, si le « *roulement* » des sentinelles a mis en faction à la sortie de la gare du Nord un « *bon* » ou un « *mauvais* », c'est-à-dire un soldat qui laisse passer les paquets, sans les examiner ou un soldat qui les fait ouvrir. Il est allé reconnaître son homme tantôt, puis est venu se poster rue du Pavillon pour faire signe à ses camarades. Selon qu'il croise les bras ou lève les mains, il indique que la sortie est aisée

ou difficile. Quand la nuit est trop noire pour qu'on puisse reconnaître ses gestes, la signalisation se fait au moyen d'une lampe électrique de poche dont la lumière décrit des arabesques suivant un code bien établi.

Cette nuit, il fait clair, et les bras seuls suffisent, mais il faut croire qu'on a signalé « *très mauvais* », car en moins, d'un instant tous les paquets sont lancés dans la rue par la fenêtre du wagon et vont retomber près du «*télégraphiste*», qui les rassemble en attendant que ses amis soient sortis de la gare et soient venus le rejoindre. De fait, les soldats de garde ce matin sont des cerbères qui ne laissent rien passer. Mais l'expédition à laquelle j'ai été convié est terminée sans qu'ils aient eu l'occasion de saisir quoi que ce soit.

Notes de Bernard GOORDEN.

Si vous comprenez la langue néerlandaise, lisez ***De smokkelaar*** d'Abraham **HANS** (Antwerpen, Lodewijk Opdebeek ; eerste uitgave rond 1910 / nieuwe druk van 1928 ; 56 bladzijden) :

<http://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20SMOKKELAAR%201910-1928.pdf>

Même si cette histoire romancée est transposée à une époque antérieure, elle est bien documentée concernant les techniques de contrebande en Flandre.